

En même temps qu'il donnait à la Gaîté, avec M. Anicet, cet excellent drame, M. Dennery commettait au Théâtre Lyrique un exécrationnable poème que la musique et la cantatrice, ont très heureusement sauvé. Les *Lavandières de Santarem* confirment le talent de M. Gevaert, et M^{me} Deligne-Lauters peut dater de cette représentation sa vraie renommée parisienne. Hier encore, elle n'était qu'une chanteuse; aujourd'hui, la voilà presque une diva. C'est une révélation que l'épanouissement presque subit de cette voix si jeune et si magnifique. Mais commençons par nous débarrasser bien vite de ce sot livret.

Le roi de Portugal est amoureux en effigie d'une jeune fille inconnue; le portrait ne lui suffit pas, il lui faut l'original, et il envoie à sa recherche M. de Casilhas, un marquis qui veut être duc. Cherche, marquis, et tu auras ton duché! Il fait là un joli métier, M. de Casilhas. Cependant, à force de chercher, ce courrier des grâces finit par arriver à Santarem, un pays de lavandières en jupes orange et d'officiers en habit rouge, qui se trémoussent à faire trembler Lisbonne, avant l'heure. Au milieu du bolero, le marquis découvre la beauté mystérieuse, c'est Margarita, la Vénus du lavoir, la plus belle fille du pays. Mais elle aime Manoël, un soldat qui n'a que ses galons, sa guitare et son cœur, si bien que, pour s'acquitter de sa commission, M. de Casilhas ne trouve d'autre expédient que de l'enlever dans une bonne berline de voyage; et fouette cocher! Manoël, furieux, déserte à toutes jambes pour courir après le ravisseur; un gros aubergiste, taillé dans la panse de Sancho Pança, croit qu'on enlève sa femme, et se met à rouler de son côté sur la grande route de Lisbonne. Je parie pour sa femme et pour Casilhas.

La musique de ce premier acte est un vrai dessus de panier. Quel joli passage mélodique que ce chœur de lavandières, entrecoupé de petits cris qui imitent gaiement le bruit du battoir. L'orchestre [illisible] pour l'accompagner, et mêle son chant de frais murmures d'eau courante. Cela rit, jase, écume et babille: la mélodie est plongée dans l'eau jusqu'à mi-corps, à la façon des sirènes.

La ballade de Marguerite, scandée par le claquement des castagnettes, et la piaffe du boléro qui se démène autour d'elle, pétille de verve méridionale. M. Gevaert est Flamand de talent comme de naissance; sa gaîté est quelquefois lourde; il y a des échos de kermesse dans ses partitions. Mais cette fois le Midi l'a inspiré, il a fait comme ses compatriotes au temps de la domination espagnole, il a jeté son pourpoint et son bonnet brabançon par-dessus les moulins d'Anvers, pour arborer bravement les plumes et les fanfreluches andalouses. Da Petra Camera pourrait danser sur ces airs fringans, nerveux, un peu strapassée, qui marquent si net- // 2 // -tement [nettement] les allures crânes et les pantemimes cambrées des danseurs. Citons encore la délicieuse romance de Margarita: *J'ai mes amis, j'ai mes compagnes*, et un duo d'amour élégant et tendre qui s'enfonce en s'entrelaçant dans la mélancolie du nocturne.

Au second acte, nous sommes à Lisbonne, chez le roi. Nous y retrouvons Margarita, qui redemande Manoël et son lavoir à tous les échos du palais. Mais le Calhas, qui la suit à pas de sbire, l'enferme à double tour dans un pavillon dont son gracieux maître a la clef. La voilà prise! pas encore: aux déclarations du galant monarque, elle répond par un incendie. Elle approche une bougie des rideaux du boudoir, le feu gagne, le tocsin sonne, le roi grille et s'échappe un peu roussi de cet auto-da-fé féminin. Il arrive tout exprès pour recevoir, d'un air très penaud, les imprécations de son soldat Manoël. On a jamais un plus triste Sire que ce comique couronné. Pour achever l'imbroglio, un gros seigneur, qui, depuis le commencement de la pièce cherchait sa fille comme une épingle au milieu de ce pêle-mêle d'aventures, la retrouve en la personne de Margarita. Manoël se désole: il perd sa

maîtresse qui devient une grandissime dame hors de la portée de sa main, et, d'une autre part, sa vie est fort compromise. Il a déserté, on vient l'arrêter, son affaire est claire: la désertion – est un cas pendable.

M. Gevaert s'est un peu relâché dans ce second acte; il débutait pourtant à ravir par un chœur de femmes chantant autour de la lavandière endormie. C'est un homme d'harmonie que cet air lent, câlin, langoureux, qu'accompagnent en sourdine les *do do* de l'orchestre, berçant la dormeuse. Citons encore le grand air de Margarita, un trio sur lequel se détache une phrase adorable: *Voilà ce que je dirais, moi, - si j'étais le roi*, – et, surtout, des airs de ballet, piqués de la tarentule, qui ont le diable de l'Espagne au corps; et, à coup sûr, ce diable là n'est pas le *Diable boiteux*.

Pour revenir à la sottise histoire que la musique déguise de son mieux, nous n'avons pas compris grand-chose à son dénoûment. C'est la cour du roi Pétaud que cette camarilla portugaise; on entre dans le palais comme dans une posada de village: l'aubergiste s'y prélassa, sa femme y fait son entrée le poing sur la hanche, les lavandières viennent y gazouiller les commérages du lavoir. Manoël se bat dans la salle même du trône contre le ruffian qui lui a ravi sa maîtresse. En fin de compte, il se trouve que le déserteur n'a pas déserté. Son régiment partait en même temps que lui de Santarem; on entend les tambours battre à la cantonnade. Le roi a beau maugréer, il est bien forcé de faire grâce, et Margarita, qui n'est pas fière, octroie gracieusement à son amoureux sa petite main de duchesse. Elle a été lavandière, la savonnette à vilain n'a rien qui l'effraie.

Je ne trouve guère à signaler dans ce troisième acte qu'un pittoresque quatuor où le tintement des cloches va, vient, et se balance allégrement à travers les harmonies des instrumens et des voix. On devinerait à ce morceau que l'auteur est de cette *île sonnante* qui s'appelle la Belgique; il joue du carillon comme un Jacquemart. M. Gevaert a de l'originalité, mais il veut trop en avoir; il contourne la mélodie, il la tord, il la disloque, il s'évertue à lui imprimer des formes bizarres qui étonnent l'oreille. Il y a de l'enclume et du marteau dans son travail; on le sent à la marqueterie du style, au clinquant des motifs, à la complication chargée et surchargée des détails. Mais, disons-le bien vite, les qualités l'emportent de beaucoup sur les défauts: cette musique-là vit, agit, se remue, ne tient pas en place; elle a du souffle plein les poumons, elle crève de savoir et d'exubérance; elle fait rage des voix, des instrumens, des ensembles, et se démène à l'orchestre, comme un ménétrier de Téniers sur son tonneau renversé. Que la grâce touche son talent, que la nature l'assouplisse, et M. Gevaert sera bientôt presque un maître.

La cantatrice, nous l'avons dit, s'est montrée supérieure dans le rôle de Margarita. M^{me} Deligne-Lauters a une des voix les plus sympathiques que l'on puisse entendre, imposante dans les notes graves, facile et légère dans les notes aiguës; et du souffle, et de la chaleur, et l'enthousiasme d'un jeune organe, qui sait qu'il a des ailes et qui se lance dans le chant avec un essor inspiré! Ajoutez à ces signes de haute race lyrique des grâces et des naïvetés adorables, une tête d'enfant sur un corps de statuette, une physionomie ingénue, qui devient expressive et presque héroïque lorsque la passion s'en empare, et vous aurez l'esquisse d'une prima-donna en herbe et en fleur qui fera du bruit à l'Opéra quelque jour.

C'est une fortune pour la direction nouvelle que la mise en lumière de ce beau talent. M. Pellegrin perd M^{me} Cabel, mais il gagne M^{me} Lauters, et M^{me} Lauters est à M^{me} Cabel ce que la lyre elle-même, la lyre d'ivoire et d'or! est à un boîte à musique pleine de petits rouages, de petits ressorts et de petites manigances.

LA PRESSE, 28 octobre1855, pp.1-2.

Journal Title:	LA PRESSE
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Sunday
Calendar Date:	28 Octobre 1855
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	None
Year:	20
Series:	None
Issue:	Dimanche soir 28 octobre
Livraison:	None
Pagination:	1-2
Title of Article:	Théâtres
Subtitle of Article:	Théâtre-Lyrique: <i>Les Lavandières de Santarem</i> , opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Dennery et Grangé, musique de M. Gevaërt [Gevaert], M ^{me} Deligne-Lauters..
Signature:	None
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front page and internal text
Cross-reference:	None